

## Staline dans le Bronx

**Suzanne Ruta**

*À ma mère, qui a préféré se taire.*

Peu de gens savent que Joseph Staline est allé aux États-Unis pendant l'automne 1936. Bien que presque cinquante ans aient passé, l'histoire n'a pas encore été racontée. Si la vérité est connue un jour, beaucoup de mystères qui ont hanté notre génération et celle de nos parents avant nous seront résolus. L'imbroglie des relations entre Alger Hiss <sup>1</sup> et Whittaker Chambers <sup>2</sup> sera démêlé à la satisfaction de tous. Des gens qui avaient cessé de s'adresser la parole il y a des décennies seront à nouveau amis, et ceux qui depuis des années n'ont communiqué que par écrit, en public et sous forme d'invectives, devront se trouver tout un nouveau groupe d'ennemis. Certaines des personnes en question sont malheureusement âgées maintenant et on peut espérer que les faits arriveront à temps pour que la paix soit rétablie un peu partout.

Je suis tombée sur la vérité, ou en tout cas un tout petit coin

---

1. Hiss, homme politique de gauche, assistant de Roosevelt aux réunions de Yalta 1945

2. Chambers, journaliste à la revue Time. - Il a accusé Hiss en 1948 d'avoir collaboré avec lui comme espion en faveur de l'URSS à Washington dans les années trente. Hiss nie mais va en prison, Chambers est viré de Time, le Sénateur McCarthy prend la relève de cette affaire dès 1950.

de vérité, tout à fait par hasard l'automne dernier à Cap Cod. Ma mère, qui est veuve, est venue passer une semaine avec nous fin septembre, savourant ce qu'elle nous a dit, de manière très juste, je le crains, être les premières vraies vacances de sa vie. À marée basse sur la plage de Corn Hill, elle a ramassé des galets et des coquillages aussi sérieusement que n'importe lequel de ses petits-enfants, sauf que là où ils étaient négligents et laissaient leurs trésors à la marée qui en reprenait possession, elle gardait précieusement les siens dans son sac à main. Chaque soir au dîner, mon mari lui versait un premier verre de vin, le regardait bien et le remplissait dès qu'il était à moitié vide, et je pensais, à la voir si vive et si bavarde après trois verres, que c'était vraiment dommage que mon père se soit toujours abstenu de boire même une goutte de vin.

La veille de son départ, j'ai invité une voisine pour le thé, un écrivain qui a à peu près l'âge de ma mère, et dont le dernier livre retrace le rôle déterminant du KGB dans le Mouvement de Berkeley pour la libre expression, les sit-in à Columbia, la révolte de mai 68 à Paris et le Printemps de Prague. Cette amie et moi, nous nous étions mises d'accord, au nom de l'amitié, pour ne pas être d'accord en politique. Elle me traitait d'idéaliste aux yeux pleins d'étoiles et accusait mon mari, un mutilé de guerre, de détester son pays. Mais elle nous montrait aussi des jardins abandonnés à la fin de l'été par des profs de fac appartenant à des groupes de réflexion libéraux qui étaient retournés à leurs postes trop bien payés (disait-elle) à Harvard et au MIT <sup>3</sup>. Ensemble nous cueillions les dernières tomates de l'année, du persil et des soucis. À la voir se pencher au-dessus des parterres desséchés, je comprenais comment elle pouvait avoir l'impression que c'était la Gauche qui dirigeait le pays, et, j'étais contente de ne pas vivre à Cap Cod

---

3. MIT : Massachusetts Institute of Technology

toute l'année, ce qui me mettait à l'abri de cette illusion.

Comme pour clore une vraie semaine de rêve, ma mère et notre voisine s'entendirent formidablement bien. Georgiana était dans le jardin derrière la maison en train d'examiner un lapereau de garenne qu'elle avait trouvé sous une haie et donné à nos enfants pour qu'ils l'élèvent, et ma mère a encore éprouvé le besoin de chuchoter. « J'aime ce genre de femme. Une femme qui a l'air si sympathique. » L'écrivain aurait pu passer pour sa sœur. Elles avaient toutes les deux le même nez pointu et la même poitrine opulente. Les yeux de ma mère, cependant, sont noirs et rêveurs tandis que ceux de Georgiana sont bleus et tournés vers l'extérieur. Elle est née dans une ancienne colonie britannique et son accent la rendait encore plus sympathique à ma mère, une anglophile inconditionnelle bien qu'elle n'ait jamais quitté les États-Unis. Grâce à la BBC, dit-elle, ce n'est pas nécessaire.

La veille, quand j'ai montré à ma mère le livre de Georgiana, elle a demandé, « Qui va lire un livre de cette épaisseur ? Ce doit être un de ceux qu'ils publient avec une subvention de la CIA. » Mais maintenant elle était ravie de parler de mon père avec quelqu'un dont elle savait qu'elle l'écouterait avec sympathie. Il y avait tant de lui qu'elle avait dû cacher aux gens, différentes choses à des personnes différentes à des moments différents au cours des quarante années qu'ils avaient passées ensemble.

Je vis tout de suite que la période cruciale pour l'écrivain, le summum de sa vie coïncidait avec celui de ma mère. C'était cette période privilégiée à laquelle mes parents se référaient toujours avec tant de nostalgie. Je devais la leur envier comme « le bon vieux temps », ce par quoi elles entendaient la décennie qui commença avec le krach boursier et se termina avec le pacte germano-soviétique.

« Vous avez connu R ? » Georgiana mentionna le nom d'un réfugié allemand qui était arrivé à New York en 1938 avec des

rumeurs d'un sabotage stalinien de la gauche allemande antifasciste. Non seulement ma mère l'avait connu, mais elle l'avait hébergé un mois entier dans leur cabanon de Croton-on-Hudson. Il était dans la clandestinité, ou peut-être juste fauché, elle ne se rappelait plus. Ils étaient tous désespérément sans le sou au bon vieux temps. Georgiana était terriblement impressionnée. Elle avait entendu parler de R., pour elle il était une sorte de héros populaire, mais elle ne l'avait jamais rencontré. En échange de ses conseils sur les jardins abandonnés, j'étais contente qu'elle puisse aller glaner dans la mémoire de ma mère. Et je pensais que ma mère s'amusait bien elle aussi. Mais après le départ de l'écrivain, elle se tracassa.

« Elle doit penser que j'ai été tout à fait stupide de ne pas me rappeler ce que R. avait à nous raconter. Mais j'étais toujours dans la cuisine en train de préparer le dîner. C'était une cuisine minuscule. Tout le monde disait – son visage s'éclaira à nouveau – « que c'était un miracle tout ce que j'arrivais à faire dans cette cuisine. Le fond du four penchait comme ça. » Elle inclina la tête d'un côté et gloussa, bien que nous n'ayons bu que du thé.

« Qu'aurait dit ton amie si je lui avais parlé du dîner que j'ai servi à Joe Staline ? »

« Joe Staline, le vrai Staline ? Quand ? Où ? » demandai-je.

Jusqu'à cette semaine, ses premières vraies vacances, j'avais toujours pensé à ma mère comme à une tombe, un abîme. Elle appliquait aussi la maxime « De mortuis... » aux vivants. Elle faisait preuve dans ses paroles de la même courtoisie pour les vivants et les morts. Ceci avait un effet assourdissant sur presque chaque conversation que j'essayais d'engager avec elle. On a tort de traiter les vivants comme si eux non plus, on ne pouvait ni les aider ni les faire changer. Les seules paroles qui venaient naturellement à ses lèvres étaient des offres d'aide à des amis ou même des étrangers dans le besoin. Et si l'offre était dédaignée ou n'était pas accueillie comme il le fallait, elle exprimait parfois son

ressentiment. En tant que source de renseignements sur « le bon vieux temps » elle ne servait en général à rien. J'ai essayé une fois, par exemple, de savoir exactement quand et dans quelles circonstances mon père a quitté le parti. Tout ce que j'ai réussi à obtenir d'elle ce jour-là c'est l'histoire de la riche épouse d'un rédacteur du « Travailleur », qui a téléphoné un jour pour dire, « Esther, aimerais-tu un nouveau manteau d'hiver ? »

Bien sûr ma mère a dit oui et se demandait duquel il s'agissait, celui avec le col de fourrure, ou celui en tweed gris, ou peut-être même la cape de velours vert bouteille que la femme du rédacteur portait la dernière fois qu'elle et son mari étaient venus dîner.

« Eh bien, si tu veux un manteau, ne rate pas les soldes chez Klein, au quatrième étage. Elles durent toute la semaine, » dit la femme à ma mère, qui ne lui avait pas pardonné, quarante ans après de lui avoir ainsi donné de faux espoirs.

Mais elle répondit à ma question sur Staline : « Quand crois-tu que c'était ? Pendant ce voyage à New York qu'il a fait en trente-six pour rassembler de l'argent pour les républicains espagnols. J'ai manqué le grand meeting au Garden et Staline aussi. Rien que ça c'est une histoire que je ne peux pas te raconter aujourd'hui. Il n'est jamais sorti du Bronx. »

« Pourquoi ? » J'aurais dû l'arrêter là. « Pourquoi tu ne peux pas me le dire ? » Mais je savais combien sa mémoire était capricieuse et j'hésitais à l'interrompre. J'étais habituée à la laisser poser les règles.

« Avant qu'il ne quitte la ville, Nat l'ami de ton père l'a amené chez nous à Croton et j'ai fait une tarte à la meringue et au citron. Comment j'ai réussi avec ce four, je n'ai toujours pas compris. Et il faisait si chaud et humide, va faire de la pâte à tarte par temps chaud... » Ce renseignement sorti du sac de ses vieilles rancunes... Elle avait trimé pour produire un peu de perfection dans un monde imparfait et Staline, je l'imaginais bien volon-

tiers, ne l'avait pas complimentée pour son effort, bien qu'il se soit servi probablement une deuxième et peut-être même une troisième fois. Elle ne se serait pas trompée là-dessus.

« Je croyais que Papa ne pouvait déjà plus supporter Staline en trente-six, » dis-je. Mon père me racontait souvent l'histoire des koulaks, la collectivisation en Ukraine. « Trois millions de gens qu'on a laissé mourir de faim, » avait-il admonesté un journaliste au bureau du « Travailleur » - un jour en trente-trois, je crois.

« Qu'est-ce que tu racontes ? » avait rétorqué le journaliste sans même lever les yeux de sa machine à écrire. « Seulement un million tout au plus. »

Mais ma mère se rappelait les choses autrement. « Tout le monde parlait à tout le monde dans le bon vieux temps, ce n'était pas comme maintenant. Bien sûr que Paul était antistalinien, comme tout le monde, d'ailleurs, sauf bien entendu les staliniens. Ce soir-là, c'est Nat qui a été l'interprète. Il était allé à Moscou dans les années vingt, mais il devait faire beaucoup de fautes parce que je les entendais rire dans l'autre pièce pendant que je lavais la vaisselle. Nat m'a raconté plus tard que Staline a dit, « Avec des ennemis comme vous, je n'ai pas besoin d'amis », et ton père a été terrible, il a répondu, « C'est aussi bien que vous n'avez pas besoin d'amis, camarade Staline, puisque vous les avez déjà tous éliminés. »

« Et comment Staline a-t-il pris ça ? » demandai-je, ébahie par l'ignorance dans laquelle j'étais de ma propre famille.

« Est-ce que je sais, moi ? » Ma mère avait l'air irritée. « Il n'était pas dans son pays, il n'y avait rien qu'il puisse faire. Il était juste comme tous les autres amis de Paul. Tout ce qu'ils voulaient c'était manger les plats que je cuisinais et emprunter de l'argent à ton père et l'envoyer faire leurs commissions... » Le ton de la rancune à nouveau, qui prenait le dessus. Il fallait que je fasse vite.

« Mais comment savais-tu que ce n'était pas une plaisanterie ? Il aurait pu s'agir d'un autre Européen de l'Est avec une

moustache noire. »

« Quelle moustache ? Tu ne crois quand même pas qu'il se promenait avec l'air qu'il a sur sa photo ? Il l'avait rasée. Ton père, c'était l'année où il a fait pousser sa moustache, ressemblait plus à Staline que Staline ce soir-là. Comment est-ce que je le sais avec certitude ? Parce que deux jours plus tard Charles – tu connais ses bonnes manières – m'a téléphoné et demandé, « Est-ce que ce salopard de Staline a su se tenir chez vous l'autre soir ? » Jusqu'à ce moment-là je n'en avais pas été certaine moi-même. Te rappelles-tu ce collier que j'avais... des perles de bois peintes ? Tu les as toujours aimées. »

« Tu m'as dit qu'elles venaient du Mexique, » accusai-je ma mère. Le silence peut-être, mais une tromperie absolue... Vivrais-je assez longtemps pour réécrire le passé sous ses vraies couleurs ?

« C'était un cadeau de Staline. Je ne pouvais quand même pas te dire ça en 1950. Et ne va pas le dire à Georgina, » ordonna-t-elle d'un ton abrupt. C'était à nouveau le censeur qui parlait. Elle commença à empiler les tasses à thé, les emmena et les lava sous de l'eau si chaude que je ne pouvais la supporter, comme je m'en aperçus avec l'unique cuiller qu'elle ait oubliée. C'était comme si elle avait voulu détruire la dernière petite preuve d'une confession qu'elle avait faite par hasard. Le lendemain elle retourna à son petit appartement à l'est d'Union Square, avec le petit sac de galets qu'elle avait ramassés dans la baie. Elle les a encore dans l'appartement, dans un petit plat que mon père, qui avait la dent dangereusement douce, gardait rempli de bonbons pour sa consommation personnelle.

« Mais tu es certaine que c'était en trente-six ? » demandai-je quand je lui téléphonai le lendemain soir pour m'assurer qu'elle était bien rentrée. Je savais qu'il ne fallait pas la harceler, qu'elle serait fatiguée après le long voyage en car dans la chaleur. Elle a dit que ce devait être trente-six parce qu'en trente-cinq elle venait

de rencontrer mon père et en trente-sept elle était enceinte de ma sœur. « Comme si je ne pouvais pas me rappeler que j'étais enceinte, avec l'unique robe de grossesse qu'Ida m'avait faite, un organdi à fleur que j'ai porté tout l'été. Mais tu ne vas pas encore aller parler de ça. Il ne faut pas réveiller le chat qui dort. Au fait, en parlant de chat qui dort, » continua-t-elle, avec un accès soudain d'énergie qui annonçait de mauvaises nouvelles dont elle ne pourrait être en aucune manière tenue responsable. « Tu ne sais pas la nouvelle ? Jim Reilly est mort. J'ai rencontré Bridget par hasard hier soir en revenant à la maison après le car. Elle ne les a pas laissé publier de notice nécrologique dans le journal, elle ne voulait pas que toute l'histoire ressorte à nouveau dans la presse. » Reilly était un ancien copain de mon père de cette époque-là. Au début des années cinquante, il avait été mis en examen et avait presque été mis en prison pour avoir laissé la Chine devenir communiste.

« Que les morts enterrent les morts », dis-je, bien que je ne cite habituellement pas la Bible, encore moins pour ma mère qui ne m'a toujours pas pardonnée d'avoir voulu devenir catholique quand nous vivions dans le Bronx en face de Sainte-Angèle il y a trente-cinq ans. J'avais six ans à l'époque.

« Je n'ai jamais su ce que signifiait ce genre de proverbe, » se plaignit ma mère. « Mais cela ressemble à quelque chose avec quoi je pourrais être d'accord. J'avais l'intention de te demander, de quoi ton amie Georgiana... »

« Georgiana. »

« De quoi vit-elle ? »

« De ce que laissent les autres gens, » dis-je, exagérant à dessein la pauvreté de Georgiana parce que cela me faisait de la peine d'entendre ma mère supposer que les autres jouissaient d'avantages qui lui étaient refusés. Même si c'était habituellement le cas. Le ton de la rancune à nouveau. « Elle a acheté sa maison en 1942, ses vêtements viennent de la boutique Wellfleet pour les

œuvres charitables, elle vend un article par an à “Commentaire” ou à un journal de ce genre. Frugale et généreuse, comme toi, » ajoutai-je pour atténuer le reproche. « De toute façon, je pensais après ton départ, tu sais, ce n’est que justice si Staline a dîné chez nous avec la tarte au citron à la meringue et tout le reste. Après tout, il a nourri notre famille pendant des années et des années. » Est-ce que j’avais bien fait de dire ça ? Allait-elle me raccrocher au nez ? Au bout de trente-cinq ans je n’arrivais toujours pas à prédire les réactions de ma mère.

« Il a nourri beaucoup de familles, et il continue à le faire, » dit-elle avec irritation avant de passer résolument au style à la fois guilleret et formel qu’elle affectionne, « Dis à Peter que je le remercie de m’avoir offert de vraies vacances. Je ne connais personne qui ait un gendre qui se donnerait tant de mal. » (Il l’avait conduite en voiture de Truro à la gare routière à Hyannis.) « Et merci aux filles de m’avoir laissée partager leur chambre. »

Vus de la fenêtre de notre location hors-saison, les pins qui poussaient par à-coups du sol pauvre d’Outer Cap ressemblaient à un diorama du Musée d’histoire naturelle. Mais la nature à l’état vierge ne me paraissait jamais réelle. Ce qui était réel c’était ce que ma mère m’avait raconté sur le bon vieux temps. Après notre conversation téléphonique je suis restée assise devant les pins entourés de verre et j’ai tenté de comprendre cette révélation qu’elle avait bien vite étouffée. « Ne dis rien à Georgina. » Ma mère avait une foi superstitieuse dans le pouvoir du mot dit, ou plutôt du mot qui restait non-dit. Si vous ne dites pas, alors c’est que ce n’est pas vrai. Comme si la vérité révélée était un cancer (mais elle ne disait jamais « cancer » elle disait « c ») qui allait se métastaser. Je l’avais vue à l’œuvre avec sa magie négative, cette politique de mise en quarantaine des ennemis du temps de la guerre froide qu’elle appliquait à la sphère domestique dans notre famille, mais c’était la première fois que je la prenais en

train d'évacuer d'un seul coup de baguette magique un dictateur de livre d'histoire – et même des livres d'histoire – au moins de sa propre vie. Des perles mexicaines, mon œil. Elle m'avait trahie.

Mon père, – j'entends ma mère dire, « ce n'est pas une chose qu'on raconte à n'importe qui », mais pour une fois je choisis de ne pas tenir compte de l'avertissement – mon père était un antistalinien professionnel. Un expert dans ce qu'il détestait. Il y avait ceux qui le payaient pour l'expertise et ceux qui le payaient pour la haine et ces derniers lui faisaient beaucoup de mal, à lui ainsi qu'à nous tous dans un pays qui était en pleine chasse aux sorcières. Voilà ce que j'avais compris. Ce que je n'arrivais pas à démêler, en y réfléchissant ce soir-là, c'était pourquoi il ne nous avait jamais raconté sa rencontre avec l'homme qui a dirigé sa vie à distance – mais ce n'était plus tout à fait exact. Ils avaient été assis face à face, lui et Staline, dans le petit cabanon de Croton, sous le ventilateur accroché au plafond. La chaleur de l'été indien était forte. Dehors les grillons chantaient à cœur joie. À la maison il n'y avait pas d'alcool, même pas de bière, parce que mon père ne buvait pas et n'avait jamais l'idée d'offrir à ses amis ce dont il n'avait pas envie.

Peut-être que par cette chaleur la rencontre fut moins cordiale et détendue que ma mère ne l'imaginait ou ne voulait l'admettre. Peut-être y eut-il une dispute terrible qu'elle avait ratée, avec l'eau qui coulait dans la cuisine. Peut-être que les deux hommes, mon père avec ses cheveux ondulés et sa grosse moustache, et Staline, en brosse et rasé de près, en étaient presque venus aux mains et que le pauvre Nat tout maigre, qui venait de quitter le « Travailleur » et travaillerait quelques années plus tard pour le Comité Dies, avait dû les séparer. Peut-être que le sentiment d'un but, que la conviction avec laquelle il poursuivait ses compagnons de voyage et sympathisants du parti était née ce soir-là ou en tout

cas avait eu sa confirmation, et ni la consistance veloutée d'une crème au citron ni la meringue qui défiait la pesanteur dans le tremblement figé de ses vagues, offrande de paix de ma mère au monde sur le pas de sa porte, rien de tout cela n'avait prévalu sur cette atmosphère de haine et d'amertume.

Ou, et c'était plus probable, connaissant le caractère difficile de mon père, peut-être que Staline avait eu un petit geste offensant, tapoté avec impatience le bras de son fauteuil pendant que mon père, autodidacte passionné, récitait *Invictus*, son poème favori, (« Je suis debout bien que blessé ») ou *La ballade de la geôle* de Reading (« Chacun tue ce qu'il aime »). Ou Staline avait peut-être lâché une remarque désinvolte qui avait suscité un ressentiment trop profond pour être exprimé. Ce n'était jamais très profond avec mon pauvre père, qui torturait sa famille avec des semaines, voire des mois de silence renfrogné quand il se sentait offensé. Oublier de l'embrasser pour lui dire bonne nuit, ou refuser une invitation à une promenade après le dîner, suffisait à déclarer une guerre froide à la maison qui ne se dégelait alors que sous les pressions de ma mère. J'allais dans sa chambre et je présentais mes excuses. Il était prompt à changer d'humeur, il boudait parfois mais il était aussi une vraie pipelette et l'écoute captivée de son auditoire maison lui manquait, et c'est pourquoi je trouvais étrange que dans aucun des tête-à-tête qui marquaient nos fréquentes réconciliations il n'avait mentionné les circonstances dont ma mère m'avait parlé. Il aurait été tellement naturel, même dans ces années cinquante où on était tellement circonspect à cause de la censure, d'y faire au moins allusion.

« Quand j'ai rencontré Staline, il portait une paire de huarches qui puaien. Les Mexicains tannent le cuir dans leur pisse. C'est Bernal Diaz qui a été le premier à le rapporter. Tu n'as jamais lu Bernal Diaz ? Il est là sur l'étagère du bas, ne fais pas attention à la poussière, tout au bout à gauche, gauche ; c'est ta droi-

te ça, une fille digne de moi devrait savoir reconnaître sa gauche de sa droite. Lis donc ça, c'est un livre époustouflant et toi qui fais de l'espagnol, tu vas adorer. »

« Je ne savais pas que tu avais rencontré Staline, » aurais-je dit, revenant au début de la conversation, en faire-valoir attentionné des habitudes de mon père.

« Il y a beaucoup de choses que tu ne sais pas sur ton vieux, » aurait-il dit d'un air malicieux.

« Rappelle-moi que je dois te raconter l'histoire une autre fois. Et maintenant va voir si ta pauvre mère a besoin de toi dans la cuisine. »

Ce n'aurait pas été, comme avec ma mère, une esquive, mais sa façon de faire durer le suspense, en accord avec son sens du drame, son talent à se mettre en scène.

Mais il n'avait rien dit de tout cela. Bien sûr qu'on avait tout le temps parlé de Staline, pendant les années cinquante, quand j'étais à l'école et que mon père faisait partie d'une sous-commission au sénat. Mais la conversation était abstraite et impersonnelle, en tout cas c'est l'impression que j'avais alors. Mon père discourait sur le cynisme contagieux de Staline (l'histoire du journal du parti et les koulaks), sur la stupidité de l'homme (l'épisode de Lysenko<sup>4</sup>), sur sa brutalité. Jusqu'à ce que j'en aie assez d'entendre parler de Staline, mort ou vivant, et que j'accuse mon père d'exagérer l'influence du dictateur soviétique pour mettre la sienne en valeur. Cet acte d'insubordination me valut six mois de silence de la part de mon père. Il traversait la route, si nécessaire, plutôt que de me saluer. Et quand nous avons été à nouveau en bons termes, les choses ne furent plus jamais comme avant. Il ne mentionna plus son – j'ai presque dire « bien-aimé »

---

4. Lysenko, agronome soviétique aux théories douteuses, favorisées par Staline, avec effets néfastes pour la science et les scientifiques en URSS à partir des années trente.

Staline en ma présence.

Au lieu de bouder, mon père aurait dû me parler de l'été trente-six. Pourquoi avait-il gardé ça pour lui ? Les pins du fin fond de la Nouvelle Angleterre avec leurs racines cachées et gourmandes et leurs branches exposées à la lumière ne me furent d'aucun secours. « Ne dis rien à Georgina. » La mise en garde de ma mère était bien naïve, je m'en rendais compte. Georgiana en savait probablement autant sinon plus que ma mère sur la visite de Staline au moment du Front Populaire. Nul doute que mon amie, elle aussi, avait étouffé la vérité. Dans son livre sur les révoltes des années soixante, elle dénonce l'insularité de Staline, « son ignorance délibérée du monde non-soviétique qu'il ne visiterait qu'en vieillard entouré de ses gardes du corps et de ses laquais. » Fin de citation. Et si Georgiana pouvait étouffer la vérité, les autres n'auraient-ils pas pu faire de même ? Imaginez une conspiration du silence réunissant les pros et les antis, nouant un lien secret même à l'époque de leurs bagarres les plus virulentes. Beaucoup d'accusations à l'emporte-pièce ont été faites pendant la guerre froide, mais personne n'a jamais accusé un ancien associé d'avoir invité Staline à dîner à Boston ou à Baltimore. La simple absence dans toute ce qui a été écrit de quoi que ce soit qui corrobore l'histoire de ma mère (une histoire qu'elle, dont les mensonges sont tous faits par omission, aurait été incapable d'inventer) prouvait l'existence de cette conspiration du silence.

Quel sale coup Staline avait-il perpétré sur la côte est des États-Unis en 1936 ? Si seulement on le savait, cela pourrait expliquer beaucoup de choses qui continuent de nous intriguer. Pourquoi mon père avait cessé de parler à Charles, son meilleur ami, pendant la guerre du Vietnam. Pourquoi, à la quarante-sixième réunion de la promotion de ma mère (Hunter '36), les filles des Jeunesses Socialistes et anciennes élèves des Jeunesses Communistes étaient toujours en froid. Et qui sait, peut-être s'avèrerait-il que,

tel un maléfique Johnny Appleseed, Staline avait abordé nos rivages, juste pour semer des graines qui continuaient de fleurir, longtemps après sa mort, dans ce que nous appelons le mouvement néoconservateur.

Il fallait que j'en sache plus. Ma mère ne pouvait pas, ou ne voulait pas me le dire. Georgiana, qui était arrivée aux Etats-Unis via Londres seulement en 1940, n'était pas, malgré tout, une source fiable. Qui d'autre y avait-il ? Je fis une longue liste d'informateurs possibles. Le mot est neutre en anthropologie mais laid en politique. Est-ce que je pouvais traiter de celle-ci comme une branche de l'autre ? Je vis que si je voulais approfondir la question, il me faudrait faire adopter mes enfants, abandonner mon mari, et me consacrer exclusivement à ma recherche. Ce serait comme retourner au ventre maternel, au chaos, au cœur d'un des longs silences de mon père.

De retour en ville en Octobre, je montrai la liste à ma mère un soir après le dîner.

« Donne-moi un crayon. » Elle mouilla la mine entre ses lèvres et fit un trait à côté de presque un nom sur deux. « Ils sont tous morts, ma chérie, » dit-elle, comme pour m'annoncer la nouvelle avec ménagements. « Je vois que tu ne lis pas le Times aussi attentivement que moi. Jones est mort la semaine dernière. C'était lui qui publiait cet affreux magazine. Est-ce que je t'ai dit qu'ils continuaient à m'envoyer des bulletins de réabonnement ? Je leur ai finalement écrit, « Mon mari est mort mais s'il était encore vivant il ne voudrait rien avoir à faire avec vous. » Cela leur a cloué le bec. Tu sais que Paul n'a jamais voté républicain après Eisenhower. Où as-tu trouvé ces noms ? Quelle mémoire tu as ! Tu es comme ton père. Mais si tu y tiens vraiment, tu pourrais parler à Charles. Je ne crois pas que ça le gênerait. »

C'était Charles qui, selon ma mère, avait téléphoné après le dîner à Croton pour demander, « Est-ce que ce salopard de Staline a su se tenir ? » Peut-être qu'avec quelques pressions faites en

douceur il se rappellerait ce que ma mère avait répondu.

Quand mon père est mort, il ne parlait plus à Charles depuis presque dix ans. Mais quand Charles a vu la notice nécrologique dans le Times, il a écrit un mot à ma mère et plus tard il a organisé la vente à une université de l'Ohio de la bibliothèque de mon père (décrite dans les catalogues de Charles comme une « rare collection de pamphlets et de pièces uniques concernant le mouvement travailleur américain, remontant aux années 1920 »). À un moment la boutique de Charles se trouvait sur la quatrième avenue. Maintenant il n'avait plus qu'un commerce où il vendait des livres par correspondance dans un loft en bas de Broadway. Et même cela, c'était un jeune assistant qui s'en occupait en grande partie. Il venait travailler deux matinées par semaine. Je pris rendez-vous avec lui dans le loft l'une des matinées où il venait.

Je n'étais pas sûre, une fois que je me trouvais là, de la bonne manière d'amener la conversation au sujet qui m'obsédait. Je me sentais mal à l'aise avec Charles, bien qu'il ait été un petit homme facile à vivre et sans prétentions. Je me rappelais trop les remarques méchantes que mon père faisait à ses dépens. Mon père méprisait Charles parce qu'il était resté un observateur, un collectionneur, un archiviste de son époque, qui refusait de se risquer dans l'arène. Le nom de Charles n'apparaissait dans l'index d'aucun des milliers de livres sur ses centaines d'étagères. Mon père, avec une ou deux références à des pages ici et là, figurait sur au moins une douzaine.

J'étais ébahie de voir l'ampleur qu'avait pris le commerce de Charles. Les mouvements radicaux américains d'accord, mais où s'était-il procuré l'autographe d'Hitler qui était accroché au-dessus de son bureau ?

« Mon assistant a déniché ça à une vente aux enchères le mois dernier, » devança-t-il ainsi ma question. Il avait toujours eu une petite voix flûtée de vieillard.

« Je n'aurai pas de mal à m'en débarrasser. Hitler a un succès

fou cette année. »

« Et Staline ? » sautai-je sur l'occasion.

« Je ne crois pas que tu puisses avoir aussi son autographe ni même qu'il soit très recherché. »

« C'est amusant que tu me poses la question. »

Charles se dirigea vers un meuble de classement et l'entrouvrit, comme pour m'en cacher le contenu, ou peut-être pour ménager ses forces. C'était un vieillard d'au moins quatre-vingts ans. Mon père aurait eu quatre-vingts ans s'il avait été encore en vie. Staline en aurait eu cent-six. Dieu est miséricordieux.

« Vas-y, prends, ça ne mord pas. »

Charles me tendit ce qui était apparemment le menu d'un restaurant du Village qui m'était inconnu. C'était un vieux menu. Sous la liste des boissons – cerise pressée, Ginger ale véritable, à cinq cents et en-dessous – il y avait un gribouillage en écriture cyrillique. Je sus le déchiffrer ; mon père m'avait appris l'alphabet russe. C'était un nom d'homme. Djougashvili.

« Où as-tu trouvé ça ? »

« C'était dans les vieilleries de ton père, » dit-il.

Mon père était du genre à découper les articles et les critiques littéraires et les glisser dans les livres et puis à les oublier. Il gardait les prospectus, les menus, les tickets, les badges de campagnes. Mais pourquoi Charles appelait-il ça des vieilleries ? Pensait-il que j'allais me mettre à discuter le prix qu'il avait obtenu pour la bibliothèque de mon père ? Comme si ça m'intéressait de transformer le temps perdu en argent retrouvé. J'avais d'autres soucis.

« Tu crois qu'il est authentique ? »

C'était maintenant l'occasion pour lui de me raconter toute l'histoire. J'étais certaine qu'il l'avait là dans les moindres détails à l'intérieur de son crâne chauve moucheté de brun. Il débarrassa un coin de son bureau pour que je m'assoie et il se laissa tomber dans

la chaise capitonnée qui était derrière. Ses mains s'agitaient comme s'il cherchait un objet familier et puis il dit sur le ton de l'excuse, « Je ne fume plus la pipe. J'ai arrêté quand Molly est tombée malade. »

Molly était sa seconde épouse, qui était morte l'année d'avant. Cela faisait deux ans au moins que je n'avais pas vu Charles. J'aurais dû lui présenter mes condoléances dès le début. Staline était aussi en train de détruire l'humanité qu'il y avait en moi.

« Je me rappelle encore l'été où je travaillais au magasin, » dis-je. « C'était très amusant de travailler pour elle. Elle m'a appris comment faire un nœud coulant. Une des choses les plus utiles que j'aie apprises cette année-là. »

Je posai le menu sur le bureau, là où il ne pourrait pas ne pas le voir, au cas où il se serait mis à penser à autre chose.

« Tu voudrais savoir s'il est authentique, » dit Charles après une pause qui lui aurait permis de tirer une bouffée de sa pipe. « L'ennui c'est que je ne connais personne qui puisse nous faire une estimation. » Il croyait que je pensais en termes d'affaires. Il était habitué à pourvoir aux folies de ses clients. « Et admettons qu'il soit authentique, il nous faudrait encore expliquer à tout acheteur potentiel, qui s'est promené avec un menu du Village à Moscou et à quelle époque. »

« Je n'arrive pas à l'imaginer. »

Charles prit le temps de ne pas fumer sa pipe. « Un groupie, un petit salopard... Qu'est-ce qu'on en fait ? Prends-le si tu veux. Vois ce que tu peux en faire. Je n'ai pas le temps à mon âge pour des entreprises purement spéculatives. » Il rit de son rire aigu, comme une chauve-souris à supposer qu'on puisse entendre les chauves-souris.

« C'est très gentil de ta part, » dis-je.

L'était-ce vraiment ? Si j'acceptais ce bout de preuve, je passerais le reste de ma vie à essayer d'établir de quoi c'était la preuve. Staline

continuerait de me diriger depuis sa tombe, comme il avait dirigé sa vie durant mon père et d'innombrables millions d'autres.

« Tu es trop généreux, Charles. » Je me levai sans bruit. « Je ne peux pas accepter. Tu as déjà tant fait pour notre famille. »

Je le regardai droit dans les yeux, ce qui n'était pas facile parce que ses yeux étaient cachés par des verres épais.

« Mais je comprends ce que tu dis. Je suis née trop tard pour rentrer dans ce secret. »

Était-ce un clin d'œil qu'il m'a fait, derrière ces deux sentinelles convexes qui brillaient sur son nez ? Cela non plus je ne le saurai jamais.

New York, 1987

Traduction **Cécile Oumhani**



©Huguette Martel, *Le Citron*, huile, New York, 2008, 15 x 20 cm.